

pondances montrent, encore plus que les conversations, un caractère de sérieux et de profondeur chez la femme. Le fond le plus ordinaire du genre épistolaire n'est plus, comme au siècle précédent, le tableau, l'image, la peinture. La lettre se remplit de réflexions, de pensées : l'analyse, le jugement, l'idée y entrent et s'y font la place la plus large. Le bruit mondain y passe, les chansons, les anecdotes y ont leur écho, mais dans un coin, dans un retour de page, et comme en post-scriptum. Ce qui y parle le plus haut, ce sont des théories morales. La lettre a, comme celle qui l'écrit, ce que madame de Créqui appelait « des moments de *solidité*. » Qu'on feuillette ces feuilles légères et frémissantes échappées à la main des femmes les plus mondaines et les plus dissipées d'apparence : la pensée de la femme y soulève les questions les plus grandes et les plus délicates. Elle y interroge à tout moment l'âme humaine dans son âme. Elle s'élève à des réflexions sur le bonheur ; elle définit, elle indique les goûts et les passions qui peuvent y mener. Elle apprécie et pèse les préjugés sociaux. A propos d'un livre nouveau, dont elle montre d'un mot « la pauvreté pomponnée », à propos d'une gloire vivante dont elle discerne « les manigances », elle laisse tomber des réflexions sur le bien et le mal moral, sur la morale humaine, sur l'origine et la légitimité des passions. Le portrait d'un charlatan de vertu l'amène à tracer sur le papier l'idéal de la vertu. Société, gouvernement, mœurs, lois, ordre public, tout le programme de la conversation de madame de Boufflers défile dans ces épîtres, sans que la femme qui tient la plume paraisse y songer : ce sont des thèmes qu'elle rencontre naturel-

lement « à travers choux », et dont elle descend plus naturellement encore pour en venir à un petit singe qui lui a fait caca dans la main. Rien de trop ardu, rien de trop viril pour cette philosophie épistolaire de la femme : elle s'entretient avec sa raison personnelle, son instinct naturel, de la peur du néant, de la crainte de la mort qu'elle appelle avec Young « la propriétaire du genre humain. » En se jouant, en riant, elle enfile, comme elle dit, la plus profonde métaphysique, une métaphysique « à quatre deniers. » Elle soulève les problèmes psychologiques ; elle estime les théories, les systèmes, elle les réduit en principes courts et substantiels. Après Grotius, Puffendorff, Barbeyrac, elle parle du droit naturel en quelques lignes ; après Fénelon, elle refait l'éducation des filles en quelques pages. Un *moi* qui réfléchit, qui juge, qui compare, qui se rend compte de lectures faites, selon le mot d'une femme, *moralistement*, un *moi* qui n'accepte rien de l'opinion des autres, et qui raisonne sur ses sensations, sur ses doutes, sur sa religion même, sur tout ce qu'il sait, sur tout ce qu'il sent, sur tout ce qu'il croit, voilà ce qu'on est étonné de trouver dans ces lettres de femmes du dix-huitième siècle où tant de finesse se joint à tant de perspicacité, tant de hauteur à tant de délicatesse, tant de force d'esprit à si peu de discipline morale. La pensée y règne, elle y maîtrise l'imagination, elle y laisse à peine parler le cœur ; elle y fait taire la sensation sous la formule, le sentiment sous la définition, la passion sous l'axiome. Et à force d'aiguiser cet esprit de dissertation philosophique et de personnalité critique, à peine si la réflexion et la pensée laissent à la fin du siècle la

tendresse et le cri de l'âme aux lettres de la femme (1).

De l'intelligence spirituelle de la femme du dix-huitième siècle, il reste encore cette preuve : son amour des lettres. Les femmes de ce temps vivent avec les lettres dans une communion familière, dans une intimité journalière. On perçoit chez toutes un fondement, une éducation, un coin de littérature. Au milieu de cette société si occupée des choses de la pensée et de l'esprit, dans ces hôtels, dans ces châteaux qui tous ont leur bibliothèque (2), la femme se fortifie par la lecture, dont elle a puisé le goût dans l'ennui du couvent (3). Elle vit dans l'air des livres, elle se soutient par eux ; et à tout instant ses correspondances accusent les sérieuses distractions qu'elle leur demande, toute la nourriture qu'elle tire des volumes les plus graves, des œuvres de philosophie, des récits d'histoire, au sortir du libelle du jour et de la nouveauté courante. De là, une culture littéraire que développent encore les modes des salons, le passe-temps des traductions, les amusements d'usage, de certaines épreuves d'esprit exigées de la femme, et qui lui mettent si souvent dans ce temps la plume à la main. C'est la rime d'une chanson, l'imagination d'un conte, la définition de deux synonymes, la composition d'un proverbe, toutes sortes de petits jeux

(1) Madame Necker assure que madame Geoffrin s'était imposé la loi d'écrire tous les jours deux lettres et que madame du Deffand faisait plusieurs brouillons du plus insignifiant billet du matin. (Mélanges de madame Necker, vol. 2).

(2) Correspondance de Voltaire, vol. XII.

(3) Essai sur le caractère et les mœurs des François comparés à celle des Anglois, Londres, 1776.

qui excitent sa facilité, aiguissent son invention, l'habituent, l'exercent sans fatigue au métier d'écrivain. A côté de toutes les femmes auteurs par état, touchant à tous les genres, depuis le poème épique jusqu'au théâtre forain, la liste ne finirait pas des femmes de la société auteurs sans prétention, par occasion, par entraînement, presque par mégarde. Il est un moment où dans le monde de madame d'Épinay chacune ébauche son roman : et quelle est celle qui n'a pas cédé à cette mode si répandue des portraits, faisant peindre à toute femme sa société, ses amis, les femmes de sa connaissance avec des touches de style à la Carmontelle (1) ?

Touchant ainsi à la littérature par tous ses goûts, s'en approchant de toutes façons, la femme du dix-huitième siècle est la patronne des lettres. Par l'attention qu'elle leur donne, par la curiosité qu'elle en a, par l'amusement qu'elle y cherche, par la protection qu'elle leur accorde, elle les attache à sa personne, elle les attire vers son sexe, elle les dirige et les gouverne. Et tout ce que le dix-huitième siècle écrit ne semble-t-il pas en effet écrit à ses genoux, comme ce poème des *Jardins* crayonné sur les patrons de broderie d'une femme, sur le papier enveloppant son ouvrage de tapisserie (2) ? La femme est la muse et le conseil de l'écrivain, la femme est le juge, le public souverain des lettres. Les théories philosophiques, souvent inspirées par elle (3), doivent lui plaire, elles doivent l'aborder avec un sourire, si elles

(1) Mémoires de madame d'Épinay. — Mémoires du président Hénault.

(2) Mémoire de la République des lettres, vol. XXI.

(3) Madame Ferrand donna, dit-on, à Condillac l'idée de sa statue animée. (Mémoires de la république des lettres, vol. XVI.)

veulent avoir la vogue et le retentissement. Les questions de science s'enjoliveront à la Fontenelle, pour être entre ses mains comme le joujou des secrets du ciel et du globe. L'économie politique elle-même prendra l'esprit de Morellet et la verve de Galiani pour être accueillie par l'esprit de la femme. La pensée n'aura pas une manifestation, l'intelligence ne revêtira pas une forme, l'esprit n'imaginera pas un ton, l'ennui même ne prendra pas un déguisement, qui ne soit un hommage à cette maîtresse toute-puissante réglant le prix des œuvres et l'estime des auteurs (1). Voyez-la régner au théâtre : son caprice est le destin des premières représentations. Elle décide de la victoire ou de la défaite des vanités d'auteurs. Elle commande, mieux que la Morlière, à toute une salle. Son applaudissement sauve la tragédie qui chute : un de ses baillements tue la comédie qui réussit. C'est elle qui fait jouer les pièces, les fait sortir du portefeuille de l'homme de lettres, les retouche, les annote, les impose aux comités, aux ministres, au Roi même ; c'est elle qui fait monter sur la scène les *Philosophes* et *Figaro*. Sans son patronnage, sans la recommandation de son engouement, on n'est ni joué, ni applaudi, ni même lu. Tout genre de littérature, toute espèce d'écrivain, toute brochure, tout volume, et le chef-d'œuvre même, a besoin qu'elle lui signe son passeport, qu'elle lui ouvre la publicité. Le livre qu'elle adopte est vendu : elle en place elle-même les exemplaires en quelques jours, qu'il soit de Rousseau ou de la Bletterie (2). L'homme qu'elle pousse est arrivé, il est

(1) Julie ou la Nouvelle Héloïse.

(2) Correspondance de Grimm, vol. IV.—Mémoires de madame d'Épinay, vol. II.

célèbre, célèbre comme la Harpe, célèbre comme Marmontel. Pensions, privilèges de journaux, parts du *Mercur*, tout ce que le ministère laisse tomber d'argent et de grâces sur les lettres est emporté par elle, et ne va qu'à ses clients. La fortune des Suard est son ouvrage. Elle est le succès, elle est la faveur ; et quel peuple d'obligés elle a sous elle ! C'est Robé protégé par la duchesse d'Olonne (1), c'est Roucher protégé par la comtesse de Bussy ; c'est Rousseau protégé par la maréchale de Luxembourg ; c'est Voltaire protégé par madame de Richelieu, qui exige du garde des sceaux la promesse de ne rien faire contre Voltaire sans la prévenir (2) ; c'est l'abbé Barthélemy protégé par madame de Choiseul ; c'est Colardeau protégé par madame de la Vieuxville ; c'est d'Arnaud protégé par madame de Tessé ; c'est Voisenon protégé par la comtesse Turpin ; c'est M. de Guibert protégé par mademoiselle de Lespinasse ; c'est Dorat protégé par madame de Beauharnais ; c'est Florian protégé par madame de Chartres et par madame de Lamballe ; ce sont tant d'autres que la femme défend, prône, soutient, rente de sa bourse, pousse à l'Académie (3). Car l'Académie en ce temps ne résiste pas plus à la femme que le public et l'opinion. Pendant tout le siècle, n'est-ce point la femme qui dresse ses listes de candidats ? Elle la remplit de ses amis, elle l'ouvre et la ferme. Elle en a la clef, elle en possède les voix. Et il y a des fauteuils qui semblent lui être afferchés, et où elle met un homme pour y mettre son nom. Elle accorde ou retire

(1) L'Espion anglois. Londres, 1784, vol. IV.

(2) Lettres inédites de madame du Châtelet. Paris, 1806.

(3) Mémoires de la République des lettres, *passim*.

l'immortalité aux vivants ; elle donne la gloire présente ; elle punit par une sorte d'impopularité la célébrité même du talent qui ne lui agrée pas (1). Thomas, qui n'a pas pour lui le parti des femmes, reste obscur avec une réputation. Et pourquoi encore aujourd'hui le nom de Diderot est-il placé si au-dessous du nom de Voltaire et du nom de Rousseau ? C'est qu'il n'a pas été lancé dans le grand courant des gloires reconnues, acclamées par la femme du dix-huitième, consacrées et comme bénies par son enthousiasme.

Et la femme du dix-huitième siècle ne représente pas seulement la faveur et la fortune des lettres : elle personnifie encore la mode et le succès des arts. Ces grâces d'un temps, les arts relèvent d'elle. Elle leur donne l'accord et le ton, elle les encourage et leur sourit. Elle fait leur idéal avec son goût, leur vogue avec son approbation. Et de Watteau à Greuze, pas un grand nom ne s'élève, pas un talent, pas un génie n'est reconnu, s'il n'a eu le mérite de plaire à la femme, s'il n'a caressé, touché, flatté son regard, et courtoisé son sexe.

La femme aime l'art, elle l'apprécie, elle le juge, elle le récompense ; elle y touche même, elle le pratique comme les lettres, en se jouant, par passe-temps, et par instinct naturel. C'est le siècle de ces agréables talents d'amateurs qui mettent le crayon, la pointe même aux mains des jolies femmes. C'est le temps des dessins improvisés sur une table de salon, de ces eaux-fortes, piquantes et naïves, égratignées, semble-t-il, sur le cuivre avec une épingle détachée d'un ruban. Madame Doublet trace

(1) Mémoires de Marmontel, Paris 1805, vol. III.

le profil de son ami Falconnet. La marquise de la Fare fait le portrait de la Harpe (1). Et le dessin fini n'est pas toujours abandonné à la gravure de Caylus ou de Mariette. Sur une planche vernie par quelque peintre habitué de la maison, la femme découvre le cuivre. Elle tente une eau-forte qu'elle se plaît à distribuer aux personnes de sa société intime. Et au-dessous de madame de Pompadour qui laisse un œuvre, que de femmes, depuis la duchesse jusqu'à la petite bourgeoise, signent d'un nom fameux ou d'un nom inconnu une petite planche, joie du collectionneur qui la trouve sur les quais en feuilletant quelque vieux carton où elle dort ! (2)

De cette protection des écrivains, de cette présidence des lettres, de ce gouvernement des hommes et des œuvres de l'esprit, qui, en atteignant les hommes et les œuvres de l'art, ne laisse aucune des manifestations du temps en dehors de la domination de la femme, la femme tire comme un pouvoir répandu dans l'air et qui plane au-dessus du siècle. La femme, en effet, n'est point seulement, depuis 1700 jusqu'en 1789, le ressort magnifique qui met tout en mouvement : elle semble une puissance d'ordre supérieur, la reine des pensées de la France. Elle est l'idée placée au haut de la société, vers laquelle les yeux sont levés, vers laquelle les âmes sont tendues. Elle est la figure devant laquelle on

(1) Correspondance littéraire de la Harpe. Paris, an IX, vol. III.

(2) Cabinet des estampes. Bibliothèque impériale. Portefeuille d'amateurs. — Catalogue des gravures du baron de Vèze.

s'agenouille, la forme qu'on adore. Tout ce qu'une religion attire à elle d'illusions, de prières, d'aspirations, d'élançements, de soumissions et de croyances, se tournent insensiblement vers la femme. La femme fait ce que fait la foi, elle remplit les esprits et les cœurs, et elle est, pendant que règnent Louis XV et Voltaire, ce qui met du ciel dans un siècle sans dieu. Tout s'empresse à son culte, tous travaillent à son ascension : l'idolâtrie la soulève de terre par toutes ses mains. Pas un écrivain qui ne la chante, pas une plume qui ne lui donne une aile : elle a jusque dans les villes de province des poètes voués à son culte, des poètes qui lui appartiennent (1) ; et de l'encens que jettent sous ses pieds les Dorat et les Gentil Bernard, se forme ce nuage d'apothéose, traversé de vols de colombes et de chutes de fleurs, qui est son trône et son autel. La prose, les vers, les pinceaux, les ciseaux et les lyres donnent à son enchantement comme une divinité : et la femme arrive à être pour le dix-huitième siècle, non-seulement le Dieu du bonheur, du plaisir, de l'amour, mais l'être poétique, l'être sacré par excellence, le but de toute élévation morale, l'idéal humain incarné dans un sexe de l'humanité.

(1) Correspondance secrète, vol. X.

## X.

### L'âme de la femme.

Quand le dix-huitième siècle, ses conventions, ses exemples, le bon goût, le bon ton du monde, les leçons de la vie, ont renouvelé complètement l'éducation et presque la nature de la femme, quand ils l'ont dépouillée de tout naturel, de toute timidité, de toute simplicité, la femme devient ce type des mœurs sociales : la *caillette*.

Le croquis que Duclos en a tracé, d'un tour de plume et à main levée, dans les *Confessions du comte de\*\*\**, n'est qu'une esquisse légère et superficielle. Il a seulement effleuré cette physionomie dans son apparence, et l'on ne voit guère se dessiner, sous sa touche vive mais banale, que la femme légère, étourdie et vide de tous les temps. C'est, dit-il à peu près, une espèce au cœur et à l'esprit froids et stériles, occupée sans cesse de petits objets, rapportant tout à une minutie dont elle sera frappée, aimant à paraître instruite, vivant dans la tra-